

1914, l'épreuve du feu – premières désillusions

Texte 1

Notre civilisation est-elle donc si solide que vous ne craigniez pas d'ébranler ses piliers ? Est-ce que vous ne voyez pas que si une seule colonne est ruinée, tout s'écroule sur vous ? Etait-il impossible d'arriver, entre vous, sinon à vous aimer, du moins à supporter, chacun, les grandes vertus et les grands vices de l'autre ? Et n'auriez-vous pas dû vous appliquer à résoudre dans un esprit de paix (vous ne l'avez même pas, sincèrement, tenté), les questions qui vous divisaient, - celle des peuples annexés contre leur volonté -, et la répartition équitable entre vous du travail fécond et des richesses du monde ? Faut-il que le plus fort rêve perpétuellement de faire peser sur les autres son ombre orgueilleuse, et que les autres perpétuellement s'unissent pour l'abattre ? A ce jeu puéril et sanglant, où les partenaires changent de place tous les siècles, n'y aura-t-il jamais de fin, jusqu'à l'épuisement total de l'humanité ?

Ces guerres, je le sais, les chefs d'Etat qui en sont les auteurs criminels n'osent en accepter la responsabilité ; chacun s'efforce sournoisement d'en rejeter la charge sur l'adversaire. Et les peuples qui suivent, dociles, se résignent en disant qu'une puissance plus grande que les hommes a tout conduit. On entend, une fois de plus, le refrain séculaire : « Fatalité de la guerre, plus forte que toute volonté », - le vieux refrain des troupeaux, qui font de leur faiblesse un dieu, et qui l'adorent. Les hommes ont inventé le destin, afin de lui attribuer les désordres de l'univers, qu'ils ont pour devoir de gouverner. Point de fatalité ! La fatalité, c'est ce que nous voulons. Et c'est aussi, plus souvent, ce que nous ne voulons pas assez. Qu'en ce moment, chacun de nous fasse son *mea culpa* ! Cette élite intellectuelle, ces Eglises, ces partis ouvriers, n'ont pas voulu la guerre... Soit !... Qu'ont-ils fait pour l'empêcher ? Que font-ils pour l'atténuer ? Ils attisent l'incendie. Chacun y apporte son fagot.

Le trait le plus frappant de cette monstrueuse épopée, le fait sans précédent est, dans chacune des nations en guerre, l'unanimité pour la guerre. C'est comme une contagion de fureur meurtrière qui, venue de Tokyo il y a dix années, ainsi qu'une grande vague, se propage et parcourt tout le corps de la terre. A cette épidémie, pas un n'a résisté. Plus une pensée libre qui ait réussi à se tenir hors d'atteinte du fléau. Il semble que sur cette mêlée des peuples, où, quelle qu'en soit l'issue, l'Europe sera mutilée, plane une sorte d'ironie démoniaque. Ce ne sont pas seulement les passions de races, qui lancent aveuglément les millions d'hommes les uns contre les autres, comme des fourmilières, et dont les pays neutres eux-mêmes ressentent le frisson ; c'est la raison, la foi, la poésie, la science, toutes les forces de l'esprit qui sont enrégimentées, et se mettent dans chaque Etat, à la suite des armées. Dans l'élite de chaque pays, pas un qui ne proclame et ne soit convaincu que la cause de son peuple est la cause de Dieu, la cause de la liberté et du progrès humains.

Romain Rolland, « Au-dessus de la mêlée », article du 15 septembre 1914, *Journal de Genève*, repris dans *Au-dessus de la mêlée* (édition en volume novembre 1915), réédition Petite Bibliothèque Payot, 2013, p. 67 à 69.

Texte 2

Le capitaine se retourne vers moi : « Allez ! »

Ça me fait plaisir. Je suis dans cet état étrange qui fut le mien, pour la première fois, à Sommaisne. Mes jambes se meuvent toutes seules, je me laisse marcher, sans réflexion, seulement avec la conscience de cette allégresse toute-puissante qui me ravit à moi-même et fait que je me regarde agir. En cinq minutes, nous sommes à la haie d'épines que nous devons atteindre. Nous nous déployons en tirailleurs devant elle, presque dessous. Les hommes, le plus vite qu'ils peuvent, creusent la terre avec leurs petits outils, coupant les racines avec le tranchant des pelles-pioches. Au bout de quelques heures, nous avons une tranchée étroite et profonde. Derrière nous, à gauche, Rembercourt ; sur la droite, un peu en avant, la gare minuscule de la Vauxmarie.

Il fait lourd, une chaleur énervante et malsaine. Des nuages flottent, qui peu à peu grossissent d'un noir terne qui va s'éclaircissant sur les bords, frangés d'un blanc léger et lumineux. Par instants des souffles passent sur nous, effluves tièdes qui charrient une puanteur fade, pénétrante, intolérable. Je m'aperçois que nous respirons dans un charnier.

Il y a des cadavres autour de nous, partout. Un surtout, épouvantable, duquel j'ai peine à détacher mes yeux : il est couché près d'un trou d'obus. La tête est décollée du tronc, et par une plaie énorme qui bée au ventre, les entrailles ont glissé à terre ; elles sont noires. Près de lui, un sergent serre encore dans sa main la crosse de son fusil ; le canon, le mécanisme doivent avoir sauté au loin. L'homme a les deux jambes allongées, et pourtant un de ses pieds dépasse l'autre : la jambe est broyée. Tant d'autres ! Il faut continuer à les voir, à respirer cet air fétide, jusqu'à la nuit.

Et jusqu'à la nuit, je fume, je fume, pour vaincre l'odeur épouvantable, l'odeur des pauvres morts perdus par les champs, abandonnés par les leurs, qui n'ont même pas eu le temps de jeter sur eux quelques mottes de terre, pour qu'on ne les vît pas pourrir.

Toute la journée, des avions nous survolent. Des obus tombent aussi. Mais le capitaine a l'œil pour repérer la bonne place : les gros noirs nous encadrent sans qu'aucun n'arrive sur nous. A peine quelques shrapnells, cinglant de très haut, inoffensifs, ou des frelons à bout de vol, qui bourdonnent mollement.

Qu'est-ce que fait donc cet aéro boche ? Il n'en finit pas de planer sur nous. Il dessine de grands orbes, s'éloigne un peu quand nos obus le serrent de trop près, puis revient jusqu'à ce qu'apparaissent nettement à nos yeux les croix noires peintes sous ses ailes de vautour. Il ne s'en va qu'au soir, piquant droit vers les nuages lourds qui s'accumulent sur l'horizon.

Le soleil croule dans ces masses énormes, qui tout de suite se colorent d'une teinte sanglante, chargée, pauvre de lumière et comme stagnante. Cette fin de jour est morne et tragique. L'approche de la nuit pèse sur mes reins. Dans l'obscurité qui gagne, la puanteur des cadavres s'exacerbe et s'étale.

Je suis assis au fond de la tranchée, les mains croisées sur mes genoux pliés ; et j'entends devant moi, derrière moi, par toute la plaine, le choc clair des pioches contre les cailloux, le froissement des pelles qui lancent la terre, et des murmures de voix étouffées. Parfois, quelqu'un qu'on ne voit pas tousse et crache. La nuit nous enveloppe, ils ne nous voient pas : nous pouvons enterrer nos morts.

Je reconnais la voix d'un de mes sergents qui m'appelle dans l'ombre : « Mon lieutenant, vous êtes là ? »

Je réponds : « Par ici, Souesme. »

En tâtonnant, il me met quelque chose dans la main : « Voilà, c'est tout ce que nous avons trouvé. »

Au fond de la tranchée, je frotte une allumette, et, dans le court instant qu'elle brûle, j'entrevois un portefeuille usé, un porte-monnaie de cuir, une plaque d'identité attachée à un cordon noir. Une autre allumette : il y a dans le portefeuille la photographie d'une femme qui tient un bébé sur ses genoux : j'ai pu lire le nom gravé en lettres frustes sur la médaille de zinc. Le sergent me dit :

« L'autre n'en avait point. Nous avons cherché à son poignet, à son cou ; vous savez, celui qui avait la tête arrachée. J'ai mis mes mains là-dedans. Je n'ai rien trouvé. Le porte-monnaie est à lui. »

Encore une allumette : il y a quelques pièces d'argent, quelques sous dans ce porte-monnaie, et puis un bout de papier sale et froissé. Un reste de lueur. Je lis : « Gonin Charles, employé de chemin de fer. Classe 1904 ; Soissons. » L'allumette s'éteint.

Je serre la main du sergent ; elle est moite, fiévreuse, et ses doigts tremblent.

« Bonsoir. Allez dormir, allez ! »

Il est parti ; je reste éveillé, au milieu des hommes qui dorment. Dormir comme eux... Ne plus penser, m'engourdir ! Dans ma main, le petit parquet de reliques pèse, pèse... « Gonin Charles, employé de chemin de fer... » Les visages qui souriaient sur la photographie s'immobilisent sous mes paupières fermées, grandissent, s'animent jusqu'à m'halluciner. Les pauvres gens !

Maurice Genevoix, *Ceux de 14, Sous Verdun*, « Mercredi 9 septembre », Flammarion, 1916, réédition Points Seuil, collection « Grands romans », p. 45 à 47.

Texte 3

Une fois qu'on y est, on y est bien. Ils nous firent monter à cheval et puis au bout de deux mois qu'on était là-dessus, remis à pied. Peut-être à cause que ça coûtait trop cher. Enfin, un matin, le colonel cherchait sa monture, son ordonnance était parti avec, on ne savait où, dans un petit endroit sans doute où les balles passaient moins facilement qu'au milieu de la route. Car c'est là précisément qu'on avait fini par se mettre, le colonel et moi, au beau milieu de la route, moi tenant son registre où il inscrivait des ordres.

Tout au loin sur la chaussée, aussi loin qu'on pouvait voir, il y avait deux points noirs, au milieu comme nous, mais c'était deux Allemands bien occupés à tirer depuis un bon quart d'heure.

Lui, notre colonel, savait peut-être pourquoi ces deux gens-là tiraient, les Allemands aussi peut-être qu'ils savaient, mais moi, vraiment, je ne savais pas. Aussi loin que je cherchais dans ma mémoire, je ne leur avais rien fait aux Allemands. J'avais toujours été bien aimable et bien poli avec eux. Je les connaissais un peu les Allemands, j'avais même été à l'école chez eux, étant petit, aux environs de Hanovre. J'avais parlé leur langue. C'était alors une masse de petits crétins gueulars avec des yeux pâles et furtifs comme ceux des loups ; on allait toucher ensemble les filles après l'école dans les bois d'alentour, et on tirait aussi à l'arbalète et au pistolet qu'on achetait même quatre marks. On buvait de la bière sucrée. Mais de là à nous tirer maintenant dans le coffret, sans même venir nous parler d'abord et en plein milieu de la route, il y avait de la marge et même un abîme. Trop de différence.

La guerre en somme c'était tout ce qu'on ne comprenait pas. Ça ne pouvait pas continuer.

Il s'était donc passé dans ces gens-là quelque chose d'extraordinaire ? Que je ne ressentais, moi, pas du tout. J'avais pas dû m'en apercevoir...

Mes sentiments toujours n'avaient pas changé à leur égard. J'avais comme envie malgré tout d'essayer de comprendre leur brutalité, mais plus encore j'avais envie de m'en aller, énormément, absolument, tellement tout cela m'apparaissait comme l'effet d'une formidable erreur.

« Dans une histoire pareille, il n'y a rien à faire, il n'y a qu'à foutre le camp », que je me disais, après tout...

Au-dessus de nos têtes, à deux millimètres, à un millimètre peut-être des tempes, venaient vibrer l'un derrière l'autre ces longs fils d'acier tentants que tracent les balles qui veulent vous tuer, dans l'air chaud d'été.

Jamais je ne m'étais senti aussi inutile parmi toutes ces balles et les lumières de ce soleil. Une immense, universelle moquerie.

Je n'avais que vingt ans d'âge à ce moment-là. Fermes désertes au loin, des églises vides et ouvertes, comme si les paysans étaient partis de ces hameaux pour la journée, tous, pour une fête à l'autre bout du canton, et qu'ils nous eussent laissé en confiance tout ce qu'ils possédaient, leur campagne, les charrettes, brancards en l'air, leurs champs, leurs enclos, la route, les arbres et même les vaches, un chien avec sa chaîne, tout, quoi. Pour qu'on se trouve bien tranquilles à faire ce qu'on voudrait pendant leur absence. Ça avait l'air gentil de leur part. « Tout de même, s'ils n'étaient pas ailleurs ! – que je me disais – s'il y avait encore eu du monde par ici, on ne se serait sûrement pas conduit de cette ignoble façon ! Aussi mal ! On aurait pas osé devant eux ! » Mais, il n'y avait plus personne pour nous surveiller ! Plus que nous, comme des mariés qui font des cochonneries quand tout le monde est parti.

Je me pensais aussi (derrière un arbre) que j'aurais bien voulu le voir ici moi, le Déroulède dont on m'avait tant parlé, m'expliquer comment il faisait, lui, quand il prenait une balle en plein bidon.

Texte 4

Je criais, je courais, j'appelais. Comme j'étais insolite. Comme ils me sentaient tous insolite. Mais de même que je m'étais reconnu, ils se reconnaissaient en moi. Aussi étonnés que moi – non, tout de même plus étonnés que moi. Mais bientôt, ils couraient, comme s'ils n'avaient jamais été que cela, des nobles. La noblesse est à tout le monde.

J'étais grand, j'étais immense sur ce champ de bataille. Mon ombre couvrait et couvre encore ce champ de bataille. Il y avait ainsi un héros, tous les vingt kilomètres. Et c'est pourquoi la bataille ne mourait pas, mais rebondissait.

Je criais, j'avançais. Je travaillais des bras comme des jambes. Avec mes bras, je ramassais les hommes, je les arrachais à la terre, je les jetais en avant. Je les tirais, je les poussais, je sculptais le bloc de la charge.

Je criais.

J'agissais.

Nous avançons par groupes, par paquets par-ci, par-là.

Des hommes étonnés se levaient. Etonnés d'être debout, d'être des hommes, ils se mettaient à courir, timides et hardis.

Nous avançons vers on ne sait quoi. Il n'y avait rien en face de nous.

Il n'y avait rien ni personne en face de nous. Personne ne se levait en face de nous.

Il y avait même un ralentissement du feu, un étonnement.

Ah, s'ils avaient fait comme nous (ou si nous avions fait comme eux, deux heures plus tôt). Alors nous nous serions rencontrés, connus, heurtés. Mais ils restaient planqués derrière leurs flingues, leurs tapantes.

Nous ne nous sommes pas rencontrés. On ne se rencontre jamais. Ou pas souvent. En tout cas, on ne s'est pas rencontré dans cette guerre.

Et c'est là, c'est à ce moment-là, qu'a été la faillite de la guerre, de la Guerre dans cette guerre.

Les hommes ne se sont pas levés au milieu de la guerre – du moins tous ensemble. Ils n'ont pas surmonté, dépassé, ou plutôt poussé à fond. Ils n'ont pas jeté en avant leurs armes – ces armes, cette ferraille savante, perverse.

Ils ne se sont pas rencontrés, ils ne se sont pas heurtés, enlacés, étreints.

Les hommes n'ont pas été humains, ils n'ont pas voulu être humains. Ils ont supporté d'être inhumains. Ils n'ont pas voulu dépasser cette guerre, rejoindre la guerre éternelle, la guerre humaine. Ils ont raté comme une révolution.

Ils ont été vaincus par cette guerre. Et cette guerre est mauvaise, qui a vaincu les hommes. Cette guerre moderne, cette guerre de fer et non de muscles. Cette guerre de science et non d'art. Cette guerre d'industrie et de commerce. Cette guerre de bureaux. Cette guerre de journaux. Cette guerre de généraux et non de chefs. Cette guerre de ministres, de chefs syndicalistes, d'empereurs, de socialistes, de démocrates, de royalistes, d'industriels et de banquiers, de vieillards et de femmes et de garçonnets. Cette guerre de fer et de gaz. Cette guerre faite par tout le monde, sauf par ceux qui la faisaient. Cette guerre de civilisation avancée.

Texte 5

Le trou

A la bataille de la Marne, on bouchait les trous avec de l'artillerie. J'ai entendu le récit d'un lieutenant qui a eu les deux jambes un peu déchiquetées à ce métier-là. Son fou de commandant avait naturellement établi la batterie sur une crête, en pleine vue ; c'est ainsi qu'ils faisaient tous. Et après cela l'intrépide commandant était allé s'enterrer dans un bon trou, à deux cents mètres derrière, et de là, par téléphone, il soutenait le courage des combattants. Ce soutien moral était bien nécessaire, car l'artillerie ennemie tirait sur eux comme sur une cible. Quand le lieutenant eut perdu la moitié de sa troupe, il demanda à son chef la permission de reculer un peu, de façon à s'établir en contre-pente et hors des vues ; on n'en tirerait que mieux. Mais le trou répondit qu'il fallait s'en tenir au fameux ordre de Joffre, qui prescrivait de se faire tuer sur place ; mais enfin, à force de tirer au nez des fantassins ennemis ils les arrêtaient. Ce n'était qu'un exemple de la stupidité des commandements. Il y en a des milliers. Qu'est-ce que peut dire un trou ? Qu'est-ce que peut penser un trou ?

La suite n'étonnera personne, car nous sommes fatigués d'indignation. Il vint des régions supérieures une admirable citation, toute à l'honneur de ce trou, qui, par son admirable esprit de sacrifice et son inébranlable fermeté, avait assuré la continuité de la ligne dans des circonstances particulièrement critiques, et avait ainsi contribué à la victoire. Cependant les morts étalaient d'horribles débris à la surface du ciel, et les blessés achevaient de mourir. Mais les trous ne voient point ces choses. Après avoir méprisé et maudit les trous, comme bien vous supposez, je vins à penser à la philosophie des trous, et je la jugeai solide.

Car, me disais-je, il est clair que, si peu qu'on recule, on recule toujours trop ; ce mouvement est dangereux. Il est clair que la pitié y porte sinon la peur, et que la pitié n'a rien à voir ici. Il est clair aussi que le chef menacé, et témoin des atroces blessures, sera porté à juger la position intenable un peu plus vite que le trou, qui ne voit rien de rien. Et supposons que ce trou sorte de terre, si je puis dire, et reprenne sa forme d'homme ; supposons qu'il aille au cratère en éruption ; sans aucun doute sa résolution de trou sera ébranlée. Il est donc utile que le chef soit abrité, comme il est utile, encore bien plus évidemment, que le chef suprême ne considère nullement les difficultés d'exécution, lorsqu'il avance son ordre sublime. Et cet autre sacrifice de soi mérite bien une récompense extérieure ; car la récompense intérieure est trop cruellement absente. La gloire, comme une troupe de renfort, se porte donc justement où elle est si nécessaire.

Trente morts de trop ? Mais qui donc compte les morts devant la victoire ? Il est hors de doute que les pères, et même les mères, étaient résolus à y mettre le prix. Et comme disait ce large bourgeois : « C'est un principe premier qu'à la guerre on tue des hommes ». Il est clair que si ce principe était universellement refusé, il n'y aurait pas de guerres. Vous demandez comment les choses iraient. Je n'en sais rien. La paix n'a jamais été essayée.

Alain, *Vingt propos sur la guerre* (Gallimard, 1936), « Le trou », publié dans les « Libres propos » de mars 1933, réédité avec *Mars ou la guerre jugée* (1921), Gallimard, réédition Folio, p. 314 à 316.

Texte 6

Le personnage évoqué par Claude Simon (né en 1913) est le père de l'écrivain, tué au front le 27 août 1914 près de Verdun. L'expérience de la deuxième guerre mondiale le conduit à remettre en cause les témoignages et à désaffubler l'écriture de la guerre des mythes recouvrant d'un voile glorieux les réalités que l'écriture tente ici de ressaisir.

La mort fut certainement instantanée. L'armée était alors en pleine retraite après la défaite de Charleroi et le corps fut abandonné sans sépulture à l'endroit même où il gisait, peut-être toujours adossé contre l'arbre, le visage caché par une nappe de sang gluant qui peu à peu s'épaississait, obstruant les orbites, s'accumulant sur la moustache, s'égouttant de plus en plus lentement sur la barbe drue et carrée, la tunique sombre. Avant de le laisser derrière eux, son ordonnance, ou celui de ses officiers à qui avait échoué le commandement de la compagnie, eut cependant soin d'emporter la plaque de zinc de couleur grisâtre attachée à son poignet et portant son nom ainsi que son numéro matricule. Cette plaque fut plus tard envoyée à la veuve en même temps que les jumelles et une citation du mort à l'ordre de l'armée suivie peu après par l'attribution de la croix de la Légion d'honneur décernée à titre posthume.

Ce fut tout. Le régiment subit par la suite de telles pertes (il dut être entièrement reformé plusieurs fois au cours de la guerre) qu'il fut pratiquement impossible de retrouver et d'interroger les témoins directs de cet événement sur lequel les détails font défaut, de sorte que l'incertitude continue à subsister tant sur la nature exacte de la première blessure que sur celle de la seconde, le récit fait à la veuve et aux sœurs (ou celui qu'elles en firent pas la suite), quoique sans doute de bonne foi, enjolivant peut-être quelque peu la chose ou plutôt la théâtralisant selon un poncif imprimé dans leur imagination par les illustrations des manuels d'histoire ou les tableaux représentant la mort d'hommes de guerre plus ou moins légendaires, agonisant presque toujours à demi étendus dans l'herbe, la tête et le buste plus ou moins appuyés contre le tronc d'un arbre, entourés de chevaliers revêtus de cottes de mailles (ou tenant à la main des bicornes emplumés) et figurés dans des poses d'affliction, un genou en terre, cachant d'une main gantée de fer leur visage penché vers le sol.

Rien d'autre, donc, que ces vagues récits (peut-être de seconde main, peut-être poétisant les faits, soit par pitié ou complaisance, pour flatter ou plutôt, dans la mesure du possible, conforter la veuve, soit encore que les témoins – ceux qui s'étaient trouvés là ou ceux qui avaient répété leurs récits – se soient abusés eux-mêmes, glorifiés, en obéissant à ce besoin de transcender les événements auxquels ils avaient plus ou moins directement participé : on a ainsi vu les auteurs d'actions d'éclat déformer les faits pourtant à leur avantage dans le seul but inconscient de les rendre conformes à des modèles préétablis), rien donc n'assure que lorsqu'ils arrivèrent sur les lieux les combattants ennemis (c'étaient des hommes eux aussi exténués, sales, couverts de poussière ou de boue, qui depuis trois semaines n'avaient cessé de marcher et de se battre sans connaître de repos, les yeux bordés de rouge par le manque de sommeil, les paupières brûlantes et les pieds en sang dans leurs courtes bottes) le trouvèrent ainsi, c'est-à-dire, comme on le raconta plus tard à la veuve, toujours adossé à cet arbre comme un chevalier médiéval ou un colonel d'Empire (il n'est pas jusqu'à l'expression stéréotypée de la balle « reçue en plein front » qui ne rende la chose incertaine), et non pas, comme il est plus probable, sous la forme imprécise qu'offrent au regard ces tas informes, plus ou moins souillés de boue et de sang, et où la première chose qui frappe la vue c'est le plus souvent les chaussures d'une taille toujours bizarrement démesurée, dessinant un V lorsque le corps est étendu sur le dos, ou encore parallèles, montrant leurs semelles cloutées où adhèrent encore des plaques de terre et d'herbe mêlées si le mort gît la face contre le sol, ou collées l'une à l'autre, ramenées près des fesses par les jambes repliées, le corps lui-même tout entier recroquevillé dans une position fœtale, distraitement retourné du pied par l'arrivant dont l'attention est soudain alertée à la vue des galons, se penchant alors peut-

être pour déboutonner la tunique poisseuse à la recherche de quelque papier d'état-major ou de quelque ordre de marche, de quelque carte oubliée par mégarde ou, simplement, d'une montre.

Claude Simon, *L'Acacia* (1989), éditions de Minuit, réédition collection « Double », p. 325 à 327.